

Une semaine, un livre

N°363, 21 Juin 2020

Chronique de la ville de pierre

Ismail Kadaré

Kronikë në gur

Traduction de l'albanais non signée

1970, Hachette 1973, folio 2008

316 pages

Dans une petite ville accrochée à la montagne, un enfant vit entouré de sa famille et de leurs amis. Il passe son temps à jouer dans la rue avec le fils des voisins ou à aller visiter son grand-père. Mais la guerre gronde au loin et bientôt la ville est envahie par les Italiens, puis les Grecs et enfin les Allemands.

L'enfant, qui est le conteur de cette histoire, la voit à travers des yeux de petit garçon – on fait vite le rapprochement avec l'auteur qui avait 4 ans en 1940 – et le récit n'a rien de réaliste. L'enfant est d'une grande curiosité et il commente ce qui l'entoure. Il décrit la maison, le quartier, les gens, puis les soldats, les avions, les bombes, les morts par dizaines, sans aucune analyse ni compréhension de la situation, juste à travers les prismes des imaginaires de la jeune enfance. Quand il pleut, il s'intéresse à la vie des gouttes d'eau, quand la ville est bombardée, il compare la taille des flammes des maisons qui brûlent et s'enorgueillit de l'ampleur de l'incendie de son quartier.

À travers cette vision de la guerre qui a été la sienne et qu'il réussit à transcrire de façon remarquable, Ismail Kadaré donne une lecture originale et néanmoins profonde de l'histoire de l'Albanie, pays écrasé par les uns et les autres, ballotté entre les mains de ses puissants voisins ou des colonisateurs. Il écrit dans un style précis et très poétique qui illustre parfaitement la vision pure et rêveuse de l'enfant narrateur.

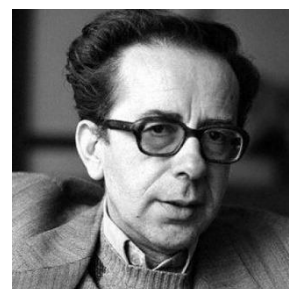
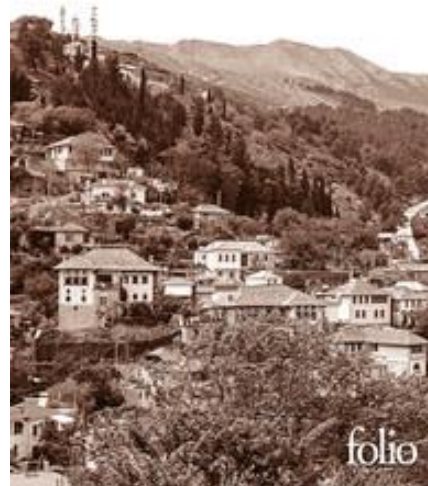
Chronique de la ville de pierre est un livre fort et bouleversant du fait de cette approche enfantine des événements, mais aussi politique et instructif pour qui veut comprendre l'histoire particulière du petit pays albanais.

.....

Éléments biographiques

Ismail Kadaré est né en 1936 dans le Sud de l'Albanie. Il étudie les lettres à l'université de Tirana et à l'Institut Maxime Gorki de Moscou. En 1960, en rupture avec l'Union soviétique, il rentre en Albanie. Il commence à écrire très jeune et par publier des poèmes. Son premier roman, *Le Général de l'armée morte*, paraît en 1963 et connaît le succès. Il a publié 48 livres et est considéré comme l'un des grands écrivains et intellectuels du XX^e siècle et comme une des grandes voix contre le totalitarisme.

Ismail Kadaré
Chronique
de la ville de pierre



Une semaine, un livre

Extraits :

Dehors, la nuit d'hiver avait enveloppé la ville de vent, d'eau et de brouillard. Enfoui sous mes couvertures, j'écoutais venir sourdement à moi le bruit monotone de la pluie tombant sur le grand toit de notre maison.

J'imaginai les gouttes innombrables roulant sur les surfaces inclinées, se hâtant de rejoindre le sol, pour demain s'évaporer et remonter là-haut dans le ciel blanc. Elles ne se doutaient pas que sous les avant-toits les attendait un méchant traquenard, la gouttière. Et, au moment où elles s'apprêtaient à sauter à terre, elles se trouvaient subitement prises dans l'étroit tuyau, avec des milliers de leurs compagnes, et se demandaient apeurées : « Où allons-nous, où nous mène-t-on ? Puis, sans s'être bien ressaisies de cette course folle, elles étaient jetées brusquement dans une prison folle, la grande citerne de notre maison.

Là prenait fin leur vie libre et joyeuse. Dans le réservoir sombre et sourd, elles devaient évoquer avec une morne tristesse les espaces célestes qu'elles ne reverraient jamais plus, les villes extraordinaires au-dessous d'elles et les horizons déchirés d'éclairs. Il n'y avait que moi qui, agitant un petit miroir, leur renvoyais parfois un petit pan de ciel, pas plus grand que la paume de la main, qui jouerait un moment sur la surface de l'eau, fugace souvenir du ciel sans fin.

.....

« Grand-père », lui disais-je en traînant la voix, comme en rêve, « tu m'apprendras le turc ?

– Oui, me répondait-il. Quand tu seras un peu plus grand.

Sa grosse voix avait des tons berceurs et, appuyé contre sa chaise longue, je songeais à la magie du tabac, calculant en esprit combien il me reviendrait d'en fumer et combien de livres il me faudrait lire, avant que, après un grand nombre d'années, ne vînt le temps de mourir.

Les livres épais étaient dans la malle, empilés les uns sur les autres, infinie multitude de caractères arabes, qui attendaient de m'emmener et de me révéler mystères et secrets, car seuls les caractères arabes connaissaient les chemins des mystères, comme les fourmis tous les trous et les failles du sol.

« Grand-père, tu sais lire les fourmis ? »

Il riait doucement, puis caressait mes cheveux dépeignés.

« Non, mon enfant, elles ne se lisent pas.

– Et pourquoi ? Quand elles sont rassemblées on dirait tout à fait des caractères turcs.

– C'est seulement une impression.

– Mais je les ai vues », insistais-je une dernière fois.

Je tirais alors sur ma cigarette, me demandant dans quelle intention les fourmis avaient bien pu être créées, si l'on ne pouvait pas les lire comme des livres.

.....

Puis, on se disputa à propos des flammes. Chacun se vantait que les flammes de sa maison étaient plus hautes que celle des autres.

« Et la mienne alors qui lâche toute cette fumée ! Une fois quand il y a eu un feu de cheminée...

– La fumée, ça ne compte pas.

– Vous verrez ce qui se passera quand ma maison à moi brûlera.

– Et quand flamberont les livres turcs de mon grand-père qui sont aussi épais que le baklava ? dis-je fièrement.

– Et quand ma grand-mère à moi, qui a toute cette graisse, prendra feu, c'est ça qui sera joli, dit le petit-fils de M^{me} Maïhour.